

Culture



Gilbert HERDT et Robert J. STOLLER, *Intimate Communications, Erotics and the Study of Culture*, New-York : Columbia University Press, 1990, 467 pages, 17,50\$ U.S. (broché)

Bernard Arcand

Volume 16, Number 2, 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1083969ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1083969ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie

ISSN

0229-009X (print)

2563-710X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Arcand, B. (1996). Review of [Gilbert HERDT et Robert J. STOLLER, *Intimate Communications, Erotics and the Study of Culture*, New-York : Columbia University Press, 1990, 467 pages, 17,50\$ U.S. (broché)]. *Culture*, 16(2), 116–118. <https://doi.org/10.7202/1083969ar>

Tous droits réservés © Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie, 1996

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

ples de ces fraternités européennes montrent tous que l'aspect contractuel est primordial et que ces fraternités tendaient à se développer en périodes troublées. Cependant, la littérature très riche sur ces phénomènes, tout comme sur celui du parrainage, n'a pas encore, contrairement au second, suscité d'élaboration théorique marquante dont cette esquisse est une amorce.

C'est un livre qui pose des questions essentielles entre le modèle biologique réel, la parenté brute, sa symbolique et sa représentation. Jusqu'où peut-on aller sans mettre en péril le modèle lorsque la représentation tente de nier un de ses fondements biologiques, ainsi que nous le montrent les contorsions théologiques des pères de l'Église qui recourent à des artifices et à des apories encore plus élaborées que les idées sur la naissance qu'entretiennent les Australiens?

Gilbert HERDT et Robert J. STOLLER, *Intimate Communications, Erotics and the Study of Culture*, New-York : Columbia University Press, 1990, 467 pages, 17,50\$ U.S. (broché).

Par Bernard Arcand

Université Laval

Les habitués des courts textes placés en quatrième de couverture d'une publication savent qu'il s'agit d'annonces et de publicités nécessairement toujours élogieuses. Dans le cas de ce livre de Herdt et Stoller, la présentation paraît franchement dithyrambique : on nous promet une recherche impeccable, une ouverture sur de nouveaux horizons et une contribution originale comparable à celle de Kuhn sur la nature de la révolution scientifique. Je crois qu'il est permis d'en douter. C'est plutôt un livre intéressant et de facture assez nouvelle, mais il semble toutefois peu probable qu'il réussisse à convaincre les incroyants.

Les deux auteurs proposent une collaboration entre l'anthropologie et la psychanalyse, dans une nouvelle forme d'étude clinique du sens intime et des expériences personnelles d'individus, et dans le contexte culturel de la société sambia de Nouvelle-Guinée. Mais, d'abord, il est évident qu'ils en ont gros sur le cœur. Peu d'auteurs, en effet, prennent la peine de consacrer 84 pages et pas moins de trois *Introductions* dans le but de mettre leurs cartes sur table et ainsi se distinguer de l'anthropologie traditionnelle qui, selon eux, a

beaucoup trop négligé l'individu, c'est-à-dire l'essentiel, en remplaçant l'être humain vivant, complexe et particulier, par la norme coutumière, les mœurs générales ou les systèmes symboliques sans acteur. Ils disent rejeter l'approche traditionnelle de l'observation participante, qui maintient la prétention de constituer la technique d'enquête ethnographique par excellence, mais qui masque le fait que l'ethnographie reste chaque fois construite. Ils blâment la littérature ethnographique classique de ne jamais rapporter comment les choses se sont réellement passées sur le terrain. D'emblée, il leur semble donc préférable de laisser parler l'ethnologue autant que son informateur : il faut l'inciter à raconter sa vie quotidienne sur le terrain, le choc culturel, ses envies et ses frustrations, et puis tout dire, en somme, de ce qui a pu influencer sur son travail. Librement inspirés par les travaux de George Devereux, Herdt et Stoller espèrent atteindre un milieu juste et idéal entre la pseudoscience objective et la subjectivité parfaitement gratuite. Même avant la fin des trois *Introductions*, on comprend leur intention de faire mieux et d'améliorer l'anthropologie en réussissant à atteindre un niveau de réalité plus vrai et en quelque sorte davantage authentique.

Cela dit, puisqu'ils appartiennent à la tradition culturelle de l'Occident, et parce que Stoller est psychanalyste et professeur de psychiatrie à UCLA, tandis que Herdt est anthropologue et passionné d'analyse, ce n'est pas une surprise de les voir orienter leur étude au sein de la société sambia vers l'érotisme et la sexualité. On reconnaît là une conviction fondamentale de leur perspective : par définition, le sexe est profond et révélateur.

Le corpus principal du livre (261 pages) est consacré à quelques longs entretiens avec une poignée de personnes sambia, au cours desquels, ces individus racontent quelques-unes de leurs expériences personnelles et s'expriment sur ce qui leur plaît et leur déplaît, sur ce qui leur semble érotique, sur le sexe en général, son sexe et l'autre sexe en particulier, sur la pudeur, l'excitation, la gêne et la honte, bref, tout ce qui peut venir à l'esprit et qui appartient au vaste domaine de la sexualité humaine. On trouve donc ici, forcément, un peu de tout et beaucoup de mélanges, de l'érotisme de l'un et des hésitations de l'autre, un débat entre hommes sur l'orgasme provoqué par l'allaitement, et puis, en particulier, dans une société où l'homosexualité mâle reste indissociable de la socialisa-

tion, quelques discussions informées sur le transfert de l'homo à l'hétérosexualité.

Une des principales nouveautés de cette ethnographie, qui se veut toute postmoderne, tient au fait que les deux auteurs participent directement aux discussions, en émettant, apparemment quand bon leur semble, leurs propres opinions sur les sujets abordés, pour alors les comparer à celles de leurs informateurs sambia. Et puisque, en accord avec leur position théorique première, il est essentiel d'accorder à tous un droit égal à la libre expression, les opinions parfois s'accumulent, sans résolution ni conclusion, et il devient vite flagrant que de tels échanges risquent de devenir interminables. Herdt pense ceci, Stoller croit le contraire, le Sambia dit autre chose encore, et l'appréciation du lecteur dépend essentiellement de la qualité de chaque intervention. Par ailleurs, en passant, il faut noter que les auteurs ne respectent pas entièrement leur contrat originel, car ils demeurent relativement discrets sur les détails de leur propre vie sexuelle.

Plus important, ils utilisent bien peu les sources externes à l'anthropologie et à la psychanalyse (par exemple, il n'y a pratiquement aucune référence à la littérature sexologique), qui pourtant auraient pu contribuer à mettre de l'ordre et peut-être aussi alléger et raccourcir quelques-unes de ces discussions. Pis encore, tout porte à croire que les auteurs se satisfont d'un unilinguisme étroit. Or, il ne semble pas excessif d'affirmer qu'il est désormais inexcusable de ne pas connaître les travaux de Françoise Héritier lorsque l'on prétend débattre sérieusement de questions comme la symbolique du lait, du sperme, de la procréation, de la contagion, ou des tabous sexuels. De la même manière, le lecteur peut s'inquiéter du fait que l'œuvre de Maurice Godelier, qui a pourtant travaillé chez les Baruya, voisins des Sambia, ne reçoive ici qu'une seule mention discrète et presque insignifiante.

Par contre, Herdt et Stoller parlent, eux-mêmes, d'abondance et de manière fort agressive envers tous ces anthropologues qui les ont précédés et qui n'ont jamais compris qu'il fallait s'impliquer directement, dans le sens de se révéler soi-même. Leurs travaux n'auraient ainsi que peu de valeur, puisqu'on ne peut accorder confiance à celui ou celle dont on ne sait rien. Leur attitude pourrait devenir contagieuse et leur lecteur aurait envie de répondre que si Malinowski réservait à

son carnet privé l'étalage de ses envies sexuelles, c'était dans l'espoir qu'elles ne dérangent pas son travail, alors qu'ici on a plutôt l'impression inverse que c'est le travail qui a dû être relégué à un journal secret. La méthode, que l'on promettait impeccable, a l'air assez floue et surtout incertaine, les thèmes comme les questions surgissent au fil des hasards des événements. Le critique pourrait encore ajouter que les discussions lancées par Herdt et Stoller resteront forcément interminables tant que les participants n'auront pas mieux établi la nature des distinctions entre l'intime et le privé, entre ces deux domaines et le public, bref, tant que les analystes n'auront pas mieux défini ce qu'ils entendent par la notion de culture, c'est-à-dire (comme le disait déjà Kroeber en 1917) ce qui survit à l'individu et ce qui le précédait déjà. Car si négliger l'individu constituera toujours une faute, avant d'y consacrer toute son attention, il paraîtrait prudent d'assurer et de maintenir une vision claire des liens qui unissent cet individu à sa culture. Sinon, inévitablement, les récits pertinents deviendront aussi variés et interminables qu'il y a d'individus sur terre. Puisque l'on imagine facilement que chacun aura au moins un mot à dire.

Finalement, la démarche adoptée dans cette enquête rend toute conclusion peu probable, puisque conclure exige une proposition générale, ce qui est parfois difficilement conciliable avec le respect intégral des expériences individuelles. Voilà pourquoi (du moins en partie) les conclusions du livre ressemblent à une série de justifications de tout ce qui précède. Comme si les auteurs cherchaient à prévoir la critique et à dissiper les irritants qui auraient pu accabler le lecteur sur 346 pages. Ainsi, ils affirment qu'il était légitime d'obtenir la plupart de leurs informations d'individus que leur propre société considère comme des marginaux. Ils insistent pour redire que la culture n'est que le contexte général dans lequel l'individu s'exprime, et qu'il est pertinent, donc, de rapporter ses propos presque «verbatim». Chaque principe est fermement affirmé, les preuves ne sont pas très concluantes et ces justifications finales n'auront probablement pas beaucoup de succès. Par contre, il faudrait être de mauvaise foi pour y trouver raison de décourager les efforts de rapprochement entre la psychanalyse et l'anthropologie, surtout parce que Herdt et Stoller prennent garde de ne pas commettre la faute grossière d'imposer bêtement aux Sambia les principales thèses populaires de la psychanalyse moderne. C'est seulement que les promesses ne sont pas encore tenues et que l'on

est encore loin d'une anthropologie clinique vraiment crédible.

L'ouvrage se termine sur un épilogue qui a des airs de queue de poisson et dans lequel Herdt et Stoller laissent l'impression nette de réfléchir à haute voix, en s'entretenant ensemble de tout et de rien. De ce qui leur a plu, de ce qui les a embêté. Du manque avoué d'objectivité. De l'importance de pas exploiter les informateurs, des conséquences du séjour de l'ethnographe, et du besoin de communiquer. Le lecteur pressé dirait que le chemin était long vers de telles banalités.

Et je terminerai en une phrase qui aurait pu, seule, servir de compte rendu critique. Une question qui respecte la perspective très actuelle des auteurs, puisqu'elle est personnelle, intime, sincère, authentique et absolue. Une question qui veut offrir un test de leur critique sévère et révolutionnaire. Une question qui cherche à comprendre si la position de Herdt et Stoller nous mène vers un cul-de-sac qui se transforme vite en une négation de toute anthropologie : «Pour quelle raison, au juste, moi qui suis bien chez moi, devrais-je me préoccuper des angoisses, à l'autre bout du monde, d'un Sambia né avec un pénis trop petit?»

Kan PAO, *In Search of the Supernatural : The Written Record*, traduit par Kenneth DeWoskin et J.-I. Crump, Jr., Stanford, CA : Stanford University Press, 1996, 283 pages, 39,50\$ U.S. (relié).

Par Maurice Coyaud

CNRS, Laboratoire de Langues et civilisations à tradition orale (LACITO)

Kan Pao, né dans le Honan, petit fonctionnaire des Chin de l'Est (217-419), a compilé le recueil de *mirabilia* ayant pour titre *Sou shen chi* «notes de la quête des esprits». La traduction présentée ici a pour premier mérite d'être complète. Les transcriptions sont en Wade-Giles ; un index donne les graphies en caractères chinois.

Une édition française publiée par Gallimard-UNESCO sous la direction de Rémi Mathieu en 1992, avec pour titre «Gan Bao. À la recherche des esprits», ne donnait que la moitié de l'original. J'en ai fait un compte rendu publié dans *L'Homme*, n° 137, janvier-mars 1996, pp. 239-240.

Kan Pao était féru de théorie du *yin-yang* et d'art divinatoire. Sa compilation couvre une assez grande variété de faits : 464 histoires regroupées en vingt chapitres. Les textes de type divinatoire (*omen*) sont regroupés en particulier dans les chapitres 6 et 7, et suivent l'inspiration des écoles de *yin-yang* et des *wu-hsing* «cinq éléments». Ils sont souvent tirés mot à mot de textes situés dans l'histoire dynastique du *Han-shu* et le *Hsi Han-shu*.

Des notices hagiographiques concernant des immortels sont concentrées dans le premier chapitre et éparpillées dans les chapitres 8, 9 et 10.

Puisqu'il s'agit de traductions, il est utile de comparer les manières de rendre l'original. Dès la première phrase du premier texte, intitulé «Shen Nung» (Shen Nung, dieu de l'agriculture, succéda au couple divin primordial formé par Fuhsi et Nüwa) dans le texte anglais, et «Les cent plantes» dans le texte français, on constate des divergences notables. Lionel Epstein (UNESCO) traduit : «De son fouet flamboyant, Shennong fouailla les cent plantes.» Ceci correspond à : «Shen Nung used his ochre flail to thresh the hundred plants». Flamboyant n'est pas ocre. *Thresh*, c'est «battre» ; «fouailler» des plantes est bizarre. En de nombreux détails, les traductions sont vraiment très éloignées. D'où l'intérêt de l'entreprise : le spécialiste peut se référer au texte original, et juger. Le non-spécialiste n'a guère d'arguments pour choisir l'une ou l'autre interprétation.

On peut s'interroger sur les critères de choix qui ont fait écarter à l'équipe dirigée par Rémi Mathieu la moitié des textes de l'original. Il suffit de se reporter à l'ouvrage recensé ici. Soit dans le livre 1, le premier texte écarté par Mathieu est le n° 14. On lit ceci dans la traduction de DeWoskin et Crump, que je retraduis en français :

Lu Shao-ch'ien venait de Shen-yang. L'empereur Wen des Han se déguisa une fois et donna une fortune en or à Lu, espérant apprendre de lui sa Méthode. Shao-ch'ien, s'appuyant sur son bâton doré, et tenant un éventail d'ivoire ciselé, jeta l'empereur hors de sa porte de façade.

On peut supposer que ce texte a été écarté en raison de sa petitesse. Pourtant, il est intéressant, puisqu'il montre combien ce genre de «saints» pouvait être au-dessus des liens d'obédience administrative. Le texte écarté qui vient après est le n° 19 du premier chapitre. Il s'agit d'une historiette un peu plus longue, narrante comment un men-